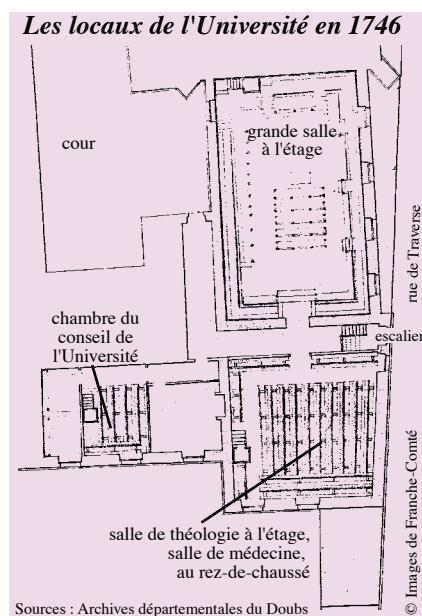


Des opérations d'urbanisme au XIX^e siècle.

La maison Marquiset à Besançon (Les Grands Carmes)

François Lassus, Institut d'études comtoises et jurassiennes

Il est à Besançon une architecture dont on ne trouvera que très peu de traces dans les descriptions de la ville, celle du XIX^e siècle.



Prenons l'exemple de la rue de la Préfecture : à lire les ouvrages anciens... et modernes, elle n'existe que de la rue Mégevand à la rue Charles Nodier. La partie qui longe la promenade Granvelle ne serait-elle pas digne d'être montrée au public ? Sauf, peut-être, l'église des

Grands Carmes, installés à Besançon en 1392 par l'amiral Jean de Vienne ?

L'ancien couvent des Carmes

De l'ancienne chapelle, on voit les fenêtres gothiques à l'angle de la Grande Rue et de la rue de la Préfecture. Le clocher a été démoli en 1817 : il est bien visible sur le plan-relief de Besançon, où il domine le dôme en fer blanc du palais Granvelle.

Rien ne reste de son antique splendeur ni de celle de la chapelle privée de la famille Granvelle, sinon des objets d'art conservés ailleurs ; on y accédait depuis le palais par un passage au-dessus de la ruelle qui séparait la demeure princière et le couvent ; seuls quelques éléments isolés en témoignent : l'ancien porche, placé sur la promenade, vers la rue Mégevand ; un décor renaissance dans une des cours...

Mais déjà le couvent avait été transformé au XVII^e siècle : la reconstruction du cloître en 1685 – la date se lit encore sur la façade intérieure – passe pour une réussite.

La façade sur la Grande Rue conserve une relative unité, avec la fontaine au Neptune, datée de 1565, et le porche voisin (n° 88), entrée principale du couvent jusqu'à la Révolution.

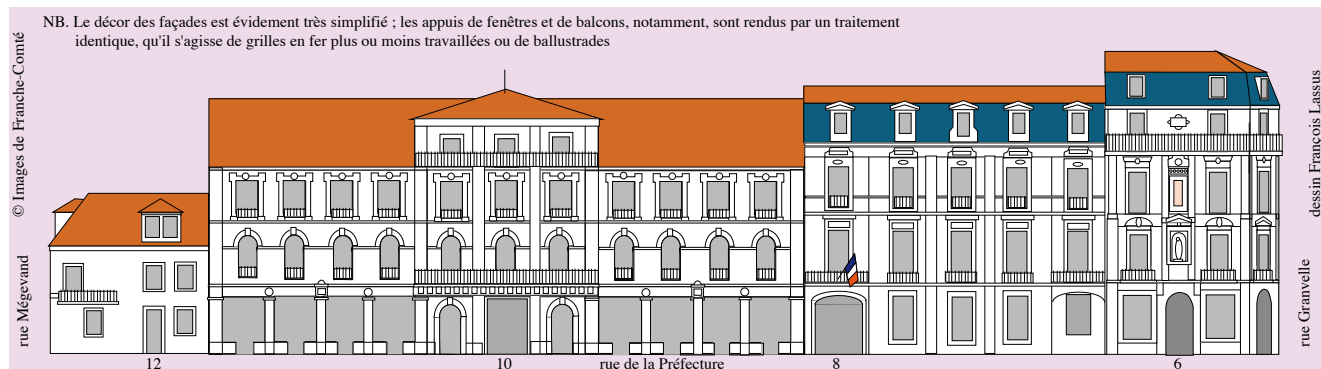


Le cloître des Carmes avant 1870. Dessin de G.-Coindre, *Mon vieux Besançon*.

Boutiques et Université

Ce fut aussi l'entrée des locaux universitaires, installés là en 1691 quand l'Université a été transférée de Dole à Besançon. Après avoir traversé les premiers bâtiments et le cloître, on accédait aux quatre salles de cours et aux pièces annexes dont l'Université disposait dans les locaux aujourd'hui occupés par la faculté des lettres, au-dessus de l'amphi Granvelle (entrée par l'impasse Granvelle).

Dès les dernières années du XVIII^e siècle les religieux avaient tenté, en effet, de faire profit de bâtiments trop vastes. D'où la création de boutiques autour du chevet de leur église. C'est à l'un



des architectes les plus en vogue alors qu'ils font appel, Alexandre Bertrand. Il crée, entre les contreforts de l'église, des espaces fermés sur la rue par des façades à bossage qui ne surprennent pas chez cet émule de Nicolas Ledoux.

Commerces chics, dans cette partie de la Grande Rue qui jouxte le nouveau quartier résidentiel créé entre la vieille ville, le palais Granvelle, le théâtre et la nouvelle intendance.

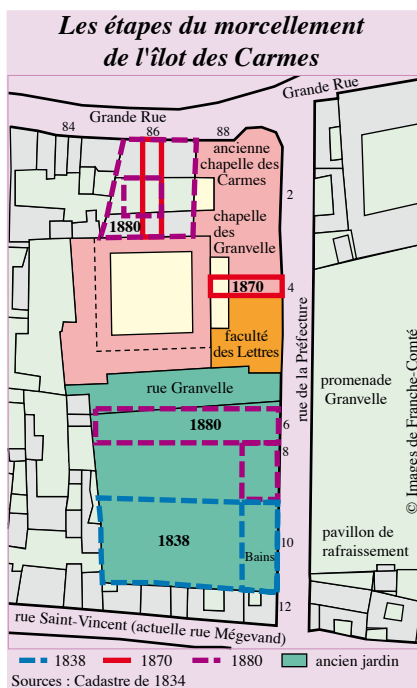
La maison Marquiset

La vente des biens confisqués au clergé en 1791 ne divise pas l'immense domaine dont les Carmes disposaient au centre-ville. La chapelle sert pendant plusieurs années de dépôt pour les œuvres d'art et trésors confisqués sous la Révolution.

Un premier propriétaire le revend en un lot unique, en 1816, au négociant Laurent Marquiset, qui y installe les pénates qu'il avait antérieurement au bas de la rue de Battant. Un de ses locataires – le bibliothécaire Charles Weiss – déménage avec lui, mais note dans son *Journal*:-



Portail des Carmes, 4 rue de la Préfecture:- les armoiries. Cliché F. Lassus.



« 21 novembre 1816. – La maison des ci-devant Grands Carmes, l'une des plus vastes de la ville, a été adjugée ce matin au prix de 61-000 F. C'est M.-Marquiset qui a eu l'adjudication mais il a pour associés MM. Treneau et Gérard. On reprochera éternellement à la mairie d'avoir laissé vendre ce bâtiment qu'il était si important pour la ville d'acquérir.»

Les Marquiset s'installaient dans des appartements spacieux, mais il est difficile de savoir combien de locataires ils ont pu abriter autour du cloître. Le plus célèbre fut le restaurant « chez Migon » (plus tard le Café parisien), rendez-vous de la société bisontine : c'est là que Charles Weiss reçoit les Parisiens



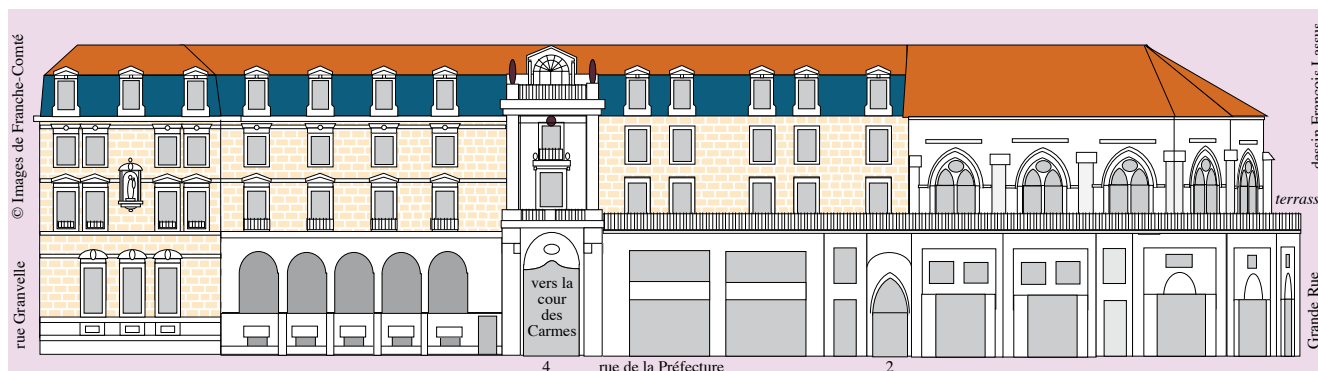
La maison des bains (1838), 10 rue de la Préfecture. Gravure, XIX^e siècle.

de passage, notamment Balzac, le 2 octobre 1833...

Bains publics

Un rétrécissement de l'immense parc est opéré en 1838 par une nouvelle construction (10 rue de la Préfecture). Charles Weiss s'en fait l'écho dans son *Journal*:- « Alfred Marquiset vient d'amodier son jardin pour y construire des bains et une salle de concert. C'est le jeune [Jules] Crestin qui est à la tête des mélomanes [sic]... »

La salle de concert n'a pas vu le jour, mais les bains ont bien été ouverts : le bâtiment qui les abrita, dans la cour, a été démoli dans les années 1970. L'architecture adoptée en 1838 présente une façade percée de fenêtres en plein cintre au premier étage, carrées au second. Le corps central comprend la porte cochère et deux entrées piétonnes ; il est surélevé d'un étage en avant-toit. Huit boutiques, au niveau de la rue, s'alignent dans le même esprit que les arcades boutiquières de la rue Moncey, ouverte de 1836 à 1842.

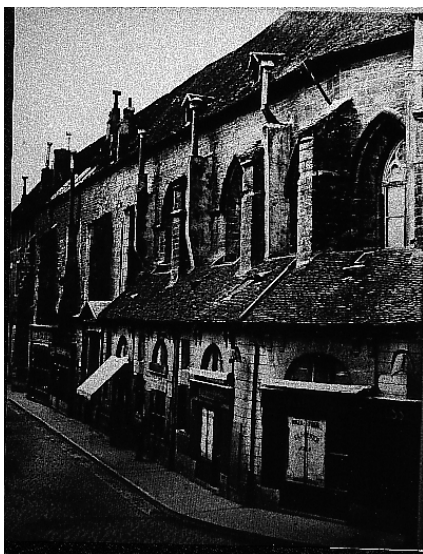


En bordure de la partie noble de la rue de la Préfecture, c'est une galerie marchande de luxe qui est ainsi créée, et un établissement de service qui s'adresse au public de ce quartier huppé.

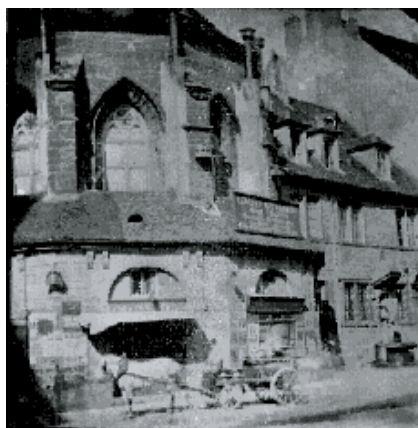
Spéculation immobilière

L'ouverture de la rue Granvelle correspond à l'opération immobilière suivante. Alors que les guides touristiques font généralement l'impasse sur ces bâtiments, celui que rédige le bibliothécaire Castan en 1880 (*Besançon et ses environs*) s'y attarde un court instant en tant que curiosité des plus récentes-:

« La famille Marquiset [...] le céda, en 1868, à MM. Voisin père et fils, Édouard Mairot, Sicard, Brice Michel et Charles



Maison Marquiset, rue de la Préfecture vers 1865. Photo P. Brunet, ADD.



Le Chevet des Carmes, avec les boutiques de Bertrand telles (sauf les frontons, détruits ou non réalisés) que sur le projet de 1785. Photo, vers 1865, Collection privée.

Saint-Ève, réunis en société. Par leurs soins, l'immeuble a reçu une physionomie nouvelle : un débouché monumental lui a été donné sur la Grande Rue, un second étage de logis a été construit sur ses portiques, une rue a été percée dans ce qui restait de ses jardins ; enfin, sur la rue de la Préfecture, s'est élevé un portail où se trouvent réunis en sculpture les blasons de l'ordre des Carmes, de Jean de Vienne, de Nicolas Granvelle, de la Confrérie de Saint-Georges et de l'université de Franche-Comté. »

Plusieurs promoteurs — des entrepreneurs, un banquier, un épicier, un architecte paysagiste et un serrurier — prennent domicile dans l'immeuble, consacré pour l'essentiel à la location.

De cette époque datent les frontons en fonte qui ornent les fenêtres de l'annexe de la faculté des lettres (à gauche du

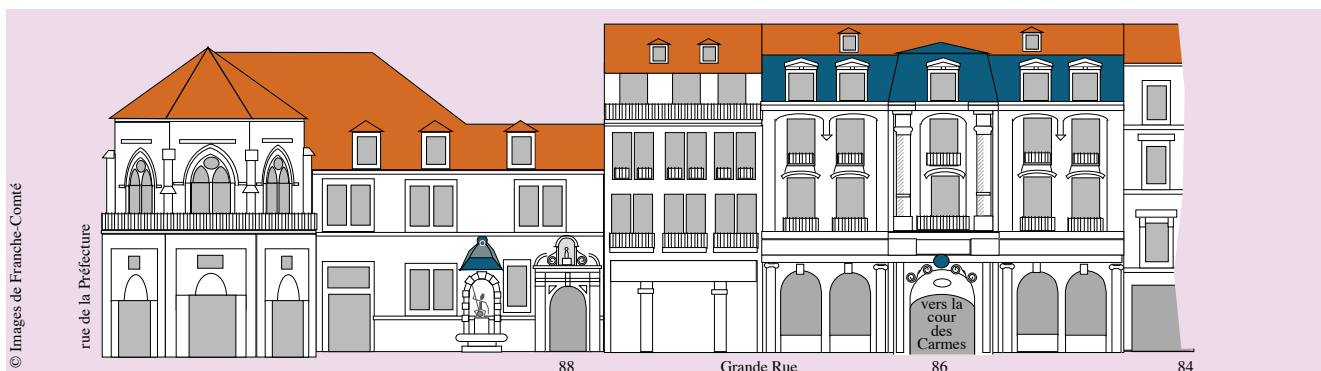
porche, 4 rue de la Préfecture) : ce sont des productions de la fonderie Saint-Ève (dont l'enseigne en lettres de fonte est encore visible rue des Frères Mercier).

Proviennent certainement de la même fabrique les statues qui couronnent l'édifice, représentant l'agriculture et l'industrie. Au-dessus de la travée qui surmonte le porche monumental, elles encadrent la verrière d'un atelier d'artiste qui fut celui du peintre Auguste de Fraguier.

Le crépi ne cherche pas à imiter la pierre de Chailluz — comme cela s'est fait parfois jadis... et se fait systématiquement aujourd'hui — mais figure un gros appareil régulier.



La terrasse du cercle militaire-: commandant Delambre et colonel Besson. Photo, 1899, Collection privée.



La nouvelle disposition des lieux permet un large accès vers le cloître (n° 4).

La rue Granvelle

En même temps que la restauration des bâtiments de l'ancien couvent, dans les années 1870, les nouveaux propriétaires avaient organisé le lotissement de ce qui restait du jardin que les Marquiset s'étaient réservé. Le nouvel îlot, appuyé contre l'immeuble construit en 1838 vers la rue Mégevand (n° 10), comprend deux immeubles sur la rue de la Préfecture (n° 6 et-8); il est séparé des bâtiments des Carmes par une nouvelle artère, la rue Granvelle, qui devait se prolonger jusqu'à la rue du Palais de Justice au travers des jardins cul à cul de la Grande Rue et de la rue Mégevand. La ville, qui a acquis les terrains situés dans le prolongement jusqu'à l'hôtel Terrier de Santans, a dû en abandonner l'idée, puis celle d'un parking : le terrain porte l'école Granvelle, qui remplace depuis 1998 celle construite en 1848 —chantiers nationaux— par Delacroix sur l'ancien arsenal.

Seules quelques maisons de rapport bordent l'impasse aujourd'hui fermée par la nouvelle école.

Le cercle des officiers

La façade sur la Grande Rue, on l'a vu, est restée telle qu'au XVIII^e siècle ; l'échoppe du boulanger, entre les boutiques créées par Bertrand et la fontaine de Neptune, figure telle qu'aujourd'hui sur le dessin que Gaston Coindre publie dans *Mon vieux Besançon*. La rénovation du bâtiment vers 1870, cependant, a couvert les boutiques de Bertrand d'une terrasse, de plain-pied avec le niveau créé à mi-hauteur dans l'ancienne chapelle. Les habitués du cercle avaient de là une vue exceptionnelle, en enfilade sur la Grande Rue.

Sur la Grande Rue

L'ensemble des opérations immobilières qui touchent l'ancien couvent des Carmes concerne en fait la maison voisine sur la Grande Rue. Le bâtiment où le Crédit Lyonnais est installé dès 1882, a absorbé avant 1914 la façade voisine (un seul n° : 86



Les façades sur la Grande Rue. Carte postale, vers 1910.



Procession un jour de pluie, vers 1912-: la terrasse du Cercle des officiers et l'enfilade de la Grande Rue (photo, collection privée). Comparer l'enseigne du chapelier avec celle de 1865.

Grande Rue). La travée centrale, qui renvoie à celle de la rue de la Préfecture, permet un accès cocher à l'ancien cloître. Ce *traje*, entre la Grande Rue et la promenade Granvelle, a peu joué le rôle de galerie marchande voulu par ses promoteurs.

L'immeuble en impose par la puissance de ses colonnes ; en face, sous le pignon du palais Granvelle, le bâtiment construit par Paul Painchaux pour une autre banque, sans rien concéder au pastiche, est en revanche à l'unisson des boutiques de Bertrand.

C'est un immense domaine, celui des Carmes, qui a donné naissance ici à un développement interne dans la ville, en conservant et réaménageant le bâti ancien et en construisant du contemporain sur les espaces vierges ou en remplacement d'immeubles trop vétustes.

L'architecture qui en découle ne mérite pas le dédain qui lui est si souvent dévolu ■